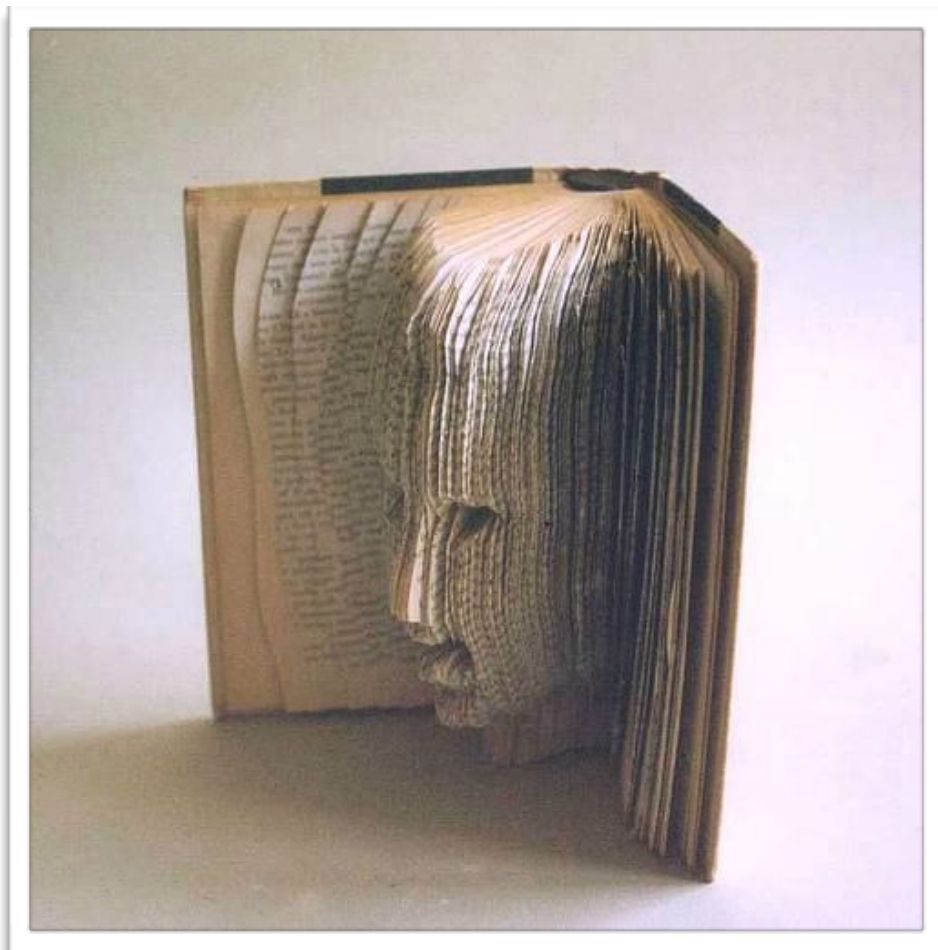


*Thierry Piras*  
*Psychanalyste*

- Les brèves d'écrivoires -



**« Au commencement était le verbe de l'autre »**



Novembre 2018  
Production interne du Cercle En passe analytique - L'École

De l'autre, de cet autre qui s'installe au cœur de ce qui fait sens à tout schème du langage, tel semble notre questionnement. Le récit s'instaure quand surgirait l'impérieuse nécessité de partage avec l'autre, ce qui serait d'une histoire de vie ou de ce qui pourrait s'assimiler à cela. Au cœur de la psychanalyse, la séance est le domaine du récit. Là à peine installé, l'analysant raconte, laisse venir des paroles sous l'injonction faite à lui, dès le début de son analyse, de dire tout ce qui lui passe par la tête, sans rien omettre. Au tout début de sa rencontre avec la psychanalyse, il semble construire encore son propos avant de s'installer dans cette véritable «offrande» à l'analyste. Et puis se met en place pour lui la libre association, espace où d'autres mots, d'autres récits vont apparaître à l'appétence de l'analyste. Il n'y a rien d'évident, ni d'automatique, l'inconscient fait résistance à livrer ce qui sera nommé du terme de retour du refoulé. Autant il parle ou se tait, autant se dessine progressivement la carte d'un ailleurs à son lui conscient. Se met ainsi progressivement en forme, la somme de tous ces mots, expressions ou bruits divers, qui feront terme au sens de l'inconscient. Dans le maillage du récit du moi, s'appareille un autre récit, celui du monde de l'autre. Si au commencement était le verbe de l'autre, c'est d'un commencement qui ne fait que recommencement à la découverte de la place de l'autre dans le récit. Non plus tant, en ce qu'il présente cet autre ou un autre dans les éléments d'un propos, mais de l'autre, qui au-delà de l'altérité fait mêmeté. L'autre n'est plus l'interlocuteur, le destinataire d'un propos, mais véritablement la tumescence du désir.

Dans ce « au commencement », il convient tout d'abord d'y entendre ce constat que l'enfant à naître est avant tout une affaire de récit, avant d'être un réel physique. Alors que la copulation féconde ne s'est pas encore produite, alors que le corps de l'enfant n'existe pas encore comme chair. Il est fait existant par l'acte de langage. Ce couple, qui se prépare à accueillir un enfant, et ce quelque soit le mode de mise en oeuvre (gestation, PMA, GPA ou adoption), élabore un récit sur l'enfant à venir. Celui-ci est fantasmé; il est le produit de projections qui devraient en révéler sur ce qui fonde les deux membres du couple quant au fait du « avoir un enfant ». Leur envie d'un enfant est le fruit d'un autre récit, celui de leur propre rapport et, à l'enfance et, au quanteur « être parent ». L'envie d'enfant ne dit rien du désir d'enfant, qui lui ne s'exprime que par le biais de l'inconscient. Et d'ailleurs ce terme « s'exprime » est tout relatif quand il s'agit d'inconscient. L'enfant avant de naître aux yeux du monde, est né des mots dits et non dits de ses parents. Quel sera l'écart, dans ce qui peut être constaté entre ces deux temps? Celui de l'idéation, et celui de l'accueil physique. La nature de la

représentation, et de la valeur attribuée pourra conditionner ce que pourra être la place de l'enfant dans sa famille. Quelle place possède-t-il dans la famille de sang, face à la place qu'il pouvait avoir dans sa famille « de pensée »? L'enfant tenu dans les bras est-il bien le même que celui fantasmé avant la conception? Nous connaissons tous déjà la réponse. Si l'enfant tenu dans les bras est bien l'enfant du couple, et ce quel que soient les modalités de sa survenue, l'enfant de l'avant est avant tout enfant de l'autre. De cet autre, qui ne possède pas le visage d'une nomination précise, mais de cet autre qui marque la part du désir. Comme objet de désir, l'enfant l'est car il résonne à cet au-delà du moi qu'est l'entre-mot. De cette chose, aux contours indistincts, à l'absence de l'idée même du tout, qu'il semble difficile de nommer d'ailleurs autrement. L'entre-mot ne peut ou ne pourrait que nous guider vers cet autre, non celui de l'altérité, mais de la mêmeté. De cet autre pas si étranger que cela au sujet parlant. Car c'est dans le récit qu'il va transparaître. D'un autre qui ne parle pas de cet autre à moi, mais bien de l'autre en moi. Dans le sens, où ce qui me constitue ou du moins mon langage est affaire de l'autre ou bien encore à faire de l'autre. Comme un palimpseste à dévoiler sous la croute du semblant. Tout au long de sa vie, une personne entend divers récits sur ce qui serait son futur ou l'avenir en général. Des appréhensions, voire des peurs peuvent se constituer tout au long de sa vie en fonction des divers récits entendus. Comme le moment de l'accouchement chez la jeune fille, qui en entend du gynécée qui l'entoure, des appréhensions à la douleur. Le récit du présent oblitère le positionnement à venir. Prenons aussi ce qui peut se dire tout au long de sa vie sur la retraite, sur la fin de vie. Le discours futur du sujet sera construit sur l'ensemble des filets des dires passés. Même quand une personne raconte un événement de vie, une interrogation, une souffrance, son récit est construit sur les soubassements des bribes d'autres discours antérieurs, d'elle-même ou d'autres. Le discours fait du semblant à la mêmeté du disant. Le discours n'est donc pas que de lui, il est de ce qui fit sens au titre de manipulation ou de dissimulation, en rapport à l'autre. Les mots même peuvent être ceux de l'histoire d'autres personnes. D'ailleurs le langage lui-même est affaire d'antériorité à soi. C'est parce que la langue existe avant le locuteur que la personne peut parler en son présent. Le récit de vie, en littérature ou dans la psychanalyse instaure une percée nécessaire des apparences dites pour en saisir les fondements profonds. Que semble dire par exemple, le dire de dépression si ce n'est l'illustration à l'impuissance. Le discours fait-il mensonge? Si cela semble possible dans une logique du dire, le fait de mensonge peut s'avérer strictement de l'ordre de l'inconscient. Le sujet ne ment pas, mais le sujet de l'inconscient semble, lui, dissimuler, travestir, comme pour préserver une identité fragile.

De quel temps nous parle le récit? De ce temps d'avant ou de celui qui se reconstruit dans la recherche du présent. Car le passé, s'il existait, quand il est parlé n'est alors que le souffle d'un présent, souvent en mal de conservation, d'appropriation d'une identité recherchée pour nourrir un futur déjà en instance quand qu'émande le présent. Le temps du récit est à la fois l'instant qui souhaiterait figer tous les instants échappés et écharpés à l'aune d'une mémoire toujours en mouvement. Le récit se pose comme une réorganisation d'un passé, qui n'aurait alors plus de réel que le nom donné à ce que l'on finit par croire comme ayant existé. Le cerveau fabrique du faux souvenir sous les coups de boutoir de la vie et de ses intempéries. Comme une réécriture ou simplement comme une écriture nouvelle de ce qui souvent n'a pas existé comme semble nous le dire la mémoire. D'un semblant en place d'une vérité, ou d'un semblant comme « ἀλήθεια »(1)? On pourrait se risquer à dire que la cure analytique s'instaure de cette quête. L'autre existe par le verbe qu'il supporte, et ce même si celui qui le révèle n'était pas encore de l'ordre de l'existant au moment du fait de langue. Mais n'est-ce pas cela le langage, un ensemble de systèmes qui s'organisent en dehors d'une stricte logique humaine, du moins quant à son temps. Le temps du verbe n'est forcément pas le temps de l'humain parlant. L'homme, comme nous l'avons vu est parlé avant de parler. L'individu parle, raconte des choses de sa vie. Fait-il le témoin? Quand il parle en séance, il raconte ce qui lui passe par la tête. Est-ce encore du témoignage de vie ou du témoignage de ce qui vivrait au-delà du dit? Le dire s'instaure comme aperçu de ce retour du refoulé; au travers d'une incongruité qui n'est pas perçue comme telle immédiatement par l'analysant. Quel témoin est-il quand rugit l'inconscient? Témoin de cette étrangeté de l'être qu'est cette confiscation faite à l'homme d'une part de sa psyché, au seul bénéficiaire du désir et de son avatar la jouissance. Et même s'il contraint la parole en refusant la libre association ou en tentant de l'encadrer par du récit événementiel, il n'en demeure pas moins lié à ce qui fait l'acte de témoignage du langage. D'un langage qui l'a constitué et qui le constitue et, en éloignement et en dévoilement de ce qui ferait sens à lui de sa structure essentielle.

L'analysant est-il le témoin privilégié de son récit de vie? Ses découvertes, ses rencontres avec ces retours du refoulé, en font-ils le personnage central du dire comme un agissant? Ou bien n'est-il que le pantin du semblant? Il semble bien baigner dans les flots de l'analyse, mais est-il bien l'acteur principal? Encore une fois l'inconscient et parfois même l'analyste lui ravissent le rôle principal dans ces scènes à vivre le retour à un moi clarifié des mécaniques archaïques. Son analyse finie ou en cours, est-elle l'inscription d'un roman de vie ou bien la désinscription de ce roman factice qu'est trop souvent le moi. Si le roman de vie est la

restitution des épisodes marquant de sa vie, le roman de la psychanalyse déconstruit le semblant pour une mise en évidence du roman de l'autre. Et non pas, redisons-le cet autre que lui, mais cet autre à lui-même qui sommeille en lui comme la somme de toutes les instances du désir. Un autre, au-delà même de son étant de vivant, mais de l'autre comme un étant du parlant. Il y a de l'autre dans le discours dit ou non dit, car ce qui le fonde comme référentiel existentiel n'en est que cet existant à l'homme, au parlant, qu'est le désir. D'un désir qui articule, non plus seulement le mouvement vers l'altérité, mais d'un mouvement immobile en la mêmeté. La langue porte cette valeur du faire existant le parlant comme réel du désir. L'homme en quelque sorte devient, en dehors de toute identification consciente, le quanteur du fait même du dire; d'un dévoilement à venir.

1)- d'alètheia - au sens de dévoilement de l'étant. Voir Parménide -Le Poème